

CASALE Giancarlo,  
*The Ottoman Age of Exploration.*

New York, Oxford University Press, 2010,  
 XIX + 281 p.  
 ISBN : 978-0195377828

Giancarlo Casale, historien ottomaniste à l'Université de Michigan, présente dans ce livre la forme aboutie de sa recherche doctorale (thèse soutenue à Harvard sous la direction de Cemal Kafadar en 2004). L'auteur cherche principalement à affirmer la place de l'Empire ottoman comme une puissance maritime de premier plan à l'ère des Grandes découvertes, et ce, bien au-delà de la Méditerranée. Les bornes chronologiques de l'ouvrage se situent entre 1512 et 1589. Casale cherche notamment à démontrer les dimensions politique, militaire, commerciale et intellectuelle de l'entreprise maritime ottomane dans l'océan Indien comme un tout dépassant la somme de ses parties. Au cœur de son récit, se place la compétition ottomano-portugaise pour la mainmise sur le commerce des épices depuis l'océan Indien au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. L'ambition qui consiste à asseoir l'Empire ottoman comme une puissance équivalente des empires portugais et espagnol d'outre-mer au XVI<sup>e</sup> siècle est un effort louable. Casale adopte une position historiographique novatrice lorsqu'il défie l'eurocentrisme de la littérature secondaire des découvertes et expansions impériales de l'époque moderne pour affirmer que les États de l'Europe occidentale du XVI<sup>e</sup> siècle n'étaient pas les seuls capables de s'engager dans une politique dépassant l'échelle régionale en vue de la domination globale (p. 9). L'ouvrage a été très bien reçu et a même connu un certain engouement depuis sa publication, tout en s'attirant deux critiques virulentes du milieu ottomaniste sous forme d'articles au-delà du format typique de compte rendu<sup>(1)</sup>. On s'abstiendra de répéter ici les critiques justifiées et les erreurs relevées par ces comptes rendus dont la lecture en parallèle avec le livre est recommandée.

Casale suit les pas de Salih Özbaran qui était le pionnier de la recherche historique au sujet des relations ottomano-portugaises dans l'espace océanique indien<sup>(2)</sup>. Özbaran était aussi le premier à faire usage

(1) Voir les recensions de Svat Soucek, « About the Ottoman Age of Exploration », *Archivum Ottomanicum* XXVII (2010), p. 313-342 et de Güneş Işıksel, « Entre désirs et réalités (sur l'*Ottoman Age of Exploration* de Giancarlo Casale) », *Turcica* XLIII (2011), p. 588-600.

(2) Parmi les pionniers de ce domaine, il faudra également mentionner Cengiz Orhonlu, M. Yakub Mughul, Jean-Louis Bacqué-Grammont, Jean Aubin et Palmira Brummett (sans toutefois prétendre à l'exhaustivité).

à la fois des sources ottomanes et portugaises en la matière et Casale poursuit la même méthodologie en croisant les archives et sources narratives ottomanes et portugaises. L'ouvrage se divise chronologiquement en six chapitres (en dehors de l'introduction et de la conclusion) autour de six figures politiques et militaires : le sultan Selîm I<sup>er</sup>, « le Navigateur » (1512-1520); le grand vizir İbrâhîm Pacha « et l'âge de la Reconnaissance » (1520-1536); le gouverneur de l'Égypte et grand vizir Hâdîm Süleymân Pacha « et sa guerre mondiale » (1536-1546); le grand vizir Rüstem Pacha « contre la faction de l'océan Indien » (1546-1561); le grand vizir Sokollu Mehmed Pacha « et l'apogée de l'Empire » (1561-1579); le corsaire Mir 'Ali Beg « et ses expéditions sur la côte swahilie » (1579-1589).

L'auteur, dans son introduction, pose la « question centrale » de l'ouvrage : « les Ottomans ont-ils participé à l'ère des explorations ? ». Sa réponse est d'emblée affirmative (p. 4). Toutefois, il faut distinguer cette participation à un phénomène contemporain de la réalité historique, d'une ère ottomane des explorations / découvertes. L'effort de Casale consistera en la démonstration de cette réalité pendant le reste de l'ouvrage. « Intellectuellement parlant, ce que l'on entend aujourd'hui par la civilisation occidentale peut se voir comme un produit dérivé des traversées européennes de découverte » (p. 7). Peut-on dire la même chose à propos de l'héritage de la civilisation ottomane ? La question reste posée.

Afin d'établir la réponse ottomane aux préentions de domination universelle mises en avant par les royaumes d'Espagne et de Portugal dans le traité de Tordesillas (1494), Casale frôle l'exagération en évoquant la revendication du titre de calife par les Ottomans à la suite de leur conquête de l'Égypte en 1517, au point d'exercer une autorité au-delà des « territoires biens gardés de l'Empire » pour inclure les musulmans de l'espace océanique indien (p. 7, 30-31). L'auteur est ici victime du mythe de la transmission du titre de calife et des droits abbassides aux Ottomans après la conquête de l'Égypte<sup>(3)</sup>. Il a toutefois raison sur le fait que les sultans ottomans portaient le titre de protecteur / serviteur des deux saints sanctuaires, La Mecque et Médine. Ce titre impliquait non seulement la responsabilité des Ottomans pour la sécurité des voies maritimes et terrestres au sein des territoires de l'Empire et en Méditerranée orientale en direction de la péninsule

(3) On peut renvoyer le lecteur à l'étude de Gilles Veinstein, qui a brillamment déconstruit cette légende, « La question du califat ottoman » in Pierre-Jean Luizard (éd.), *Le choc colonial et l'islam. Les politiques religieuses des puissances coloniales en terres d'islam*, Paris, La Découverte, 2006, p. 451-468.

Arabique, mais aussi la protection des pèlerins et des routes de pélerinage depuis d'autres pays musulmans situés à l'est du golfe Persique, c'est-à-dire ceux du pourtour de l'océan Indien.

L'auteur opte pour une narration en se plaçant d'un point de vue ottoman (p. 9). Dans le cadre de sa démythification des approches eurocentrées, Casale opère une combinaison entre l'étude des spécificités ottomanes, la découverte des équivalents ottomans des institutions portugaises et les interactions des puissances impériales en rivalité, ce dernier axe étant largement inspiré des « histoires connectées » telles qu'elles sont conceptualisées par Sanjay Subrahmanyam<sup>(4)</sup>.

Dans le premier chapitre, Casale invite à une comparaison entre le prince portugais Henri le Navigateur (1394-1460) et le sultan ottoman Selîm I<sup>er</sup> auquel il attribue aussi le surnom de « navigateur », terme employé seulement au xix<sup>e</sup> siècle par l'historiographie allemande et anglaise pour désigner Henri. G. Casale soutient que la comparaison réside plutôt dans les conséquences d'une amplitude inimaginable des actions de ces figures (respectivement les expéditions sur l'Afrique occidentale et la conquête de l'Égypte) que dans leurs motivations de départ (p. 14). Casale pose trois critères pour les débuts du processus exploratoire: une prise de conscience sur la géographie physique d'une partie du monde peu connue ou inconnue jusque-là; la montée de l'intérêt économique pour cette région en raison de son potentiel commercial (en l'occurrence le commerce des épices); l'articulation de nouvelles ambitions politiques autour de la revendication impériale sur le plan universel configurant le cours de l'expansion future (p. 14). Dans ce chapitre, le navigateur et cartographe Pîrî Re'is (~1553-1470) est introduit comme l'homme ayant marqué le début d'une nouvelle ère dans l'histoire de la cartographie ottomane (p. 25). Pîrî Re'is avait accès à des sources espagnoles de première main, ainsi qu'à des portulans portugais, à la cartographie ptoléméenne et à une « charte arabe de l'Inde », par contraste avec les savants ottomans du xv<sup>e</sup> et du début du xvi<sup>e</sup> siècle qui n'avaient vraisemblablement pas une connaissance approfondie de la géographie arabe médiévale.

La revendication de la domination universelle au-delà des territoires officiellement et effectivement contrôlés n'est aucunement quelque chose de nouveau en soi, contrairement à ce que prétend

l'auteur lorsqu'il évoque « une sorte de souveraineté impériale entièrement nouvelle », ni pour les Ottomans, ni pour d'autres États de cette envergure (p. 31). Toutefois, ce qui est nouveau et notable est que ces domaines sur lesquels on réclame une légitimité universelle correspondent, pour les Ottomans comme pour les Portugais, au même espace politique et géographique, respectivement sous l'autorité de Selîm I<sup>er</sup> et Manuel I<sup>er</sup> (p. 31). Même si on ne peut pas qualifier Selîm I<sup>er</sup> de « navigateur », il est indéniable que la conquête de l'Égypte a clairement ouvert les portes de l'espace indien aux Ottomans. L'expansion territoriale de son fils et successeur Soliman en Irak devait ultérieurement renforcer cette position en ouvrant la possibilité d'une avancée vers le golfe Persique.

Le personnage central du deuxième chapitre est le grand vizir İbrâhîm Pacha. Il prend connaissance de l'ouverture vers l'océan Indien depuis la mer Rouge à la suite d'une mission qu'il mena en 1524 pour mater la rébellion du gouverneur de l'Égypte, Ahmad Pacha. Après le rétablissement de l'ordre, le grand vizir saisit l'occasion pour effectuer une restructuration fiscale de la province inscrite dans le *kânûn-nâme* de 1525, laquelle comprend également les droits de douane et de transit pour le commerce des épices (p. 40-41). L'importance stratégique du Yémen devient manifeste à cette époque pour la stabilité de l'Égypte et la protection des Lieux saints, par-dessus tout dans l'objectif de couper l'accès de la mer Rouge aux Portugais. La conquête de l'Irak (1534) et l'allégeance des émirs du golfe Persique à Soliman le Magnifique créent une nouvelle frontière maritime avec les Portugais. Casale interprète, à juste titre, l'arrêt des opérations militaires en mer Rouge et la déconcentration de la flotte ottomane à Suez, non pas comme un éloignement de l'océan Indien, mais comme l'ouverture d'un nouveau front vis-à-vis des Portugais via Bassorah (p. 50-51).

İâdîm Süleymân Pacha, l'adjoint du grand vizir İbrâhîm qui est subitement exécuté en 1536, lui succède à la tête de l'administration civile et militaire de l'Empire en 1541, à la suite du renforcement de la présence ottomane au Yémen, plus précisément à Aden, Mocha et Zebid, précédé par l'échec de son expédition dans l'océan Indien (la levée du siège et le retrait de Diu en 1538). Le troisième chapitre présente les alliances et réseaux d'influence complexes des Ottomans et Portugais avec les forces locales. Casale met en évidence le triangle qui lie Istanbul, l'Éthiopie et le Gujarat (ou un autre, à petite échelle, entre Suez, Djedda et Aceh). Le va-et-vient impressionnant qu'opère l'auteur entre les sources portugaises et ottomanes lui permet de nuancer les faits anecdotiques et événementiels. Les obstacles à une permanence

(4) Sanjay Subrahmanyam, « Connected Histories: Notes towards a Reconfiguration of Early Modern Eurasia », *Modern Asian Studies* XXXI/3 (1997), p. 735-762.

militaire portugaise en Éthiopie en 1542-1543 font de la mer Rouge un lac ottoman, affirme-t-il (p. 74). De surcroît, l'occupation ottomane de Bassorah en 1546 facilite davantage le contrôle des voies maritimes et des routes commerciales de la péninsule Arabique et devient une menace pour le détroit d'Ormuz qui faisait partie de l'*Estado da Índia*. Toutefois, lorsque Casale définit la période de conflits permanents entre les Ottomans, leurs alliés et les Portugais dans l'espace océanique indien entre 1538-1546 comme la première guerre mondiale de l'histoire (p. 80), la formule est pour le moins extravagante. La carte 3.1 (p. 81) sur laquelle figurent les conflits principaux dans la région entre 1536 et 1546 sous le titre de «la guerre mondiale de Hâdîm Süleymân Pacha» ne fait aucunement la distinction entre les conflits ayant opposé les Ottomans aux Portugais et ceux où des alliés distants des Ottomans ou des mercenaires ottomans au service des souverains musulmans du secteur se sont combattus sans l'impulsion directe ou indirecte des Ottomans contre les forces de l'*Estado da Índia*. La narration de l'auteur sur les négociations diplomatiques et les affrontements est très méticuleusement étudiée, mais c'est la dernière touche interprétative, qui a tendance à l'exagération et qui pose problème.

Le chapitre 4 traite des tensions et affrontements entre le grand vizir Rüstem Pacha (1544-1553; 1555-1561) et le groupe hétéroclite qualifié par l'auteur de «la faction de l'océan Indien» et constitué à l'origine par des membres du clan du prédécesseur de Rüstem au grand vizirat, Hâdîm Süleymân. L'auteur explore le contexte de la prise d'initiative par le gouverneur de l'Égypte, Dâvud Pacha, de la faction de l'océan Indien, pour réprimer la révolte yéménite de 1547, laquelle défaia la hiérarchie politique et administrative par son choix de ne pas solliciter l'avis du gouvernement central dans un premier temps. Bien entendu, les tensions entre divers clans politiques avaient leur part déterminante, mais on s'abstiendra de recourir à l'argument du défi du gouverneur à l'encontre du grand vizir Rüstem Pacha, pour préférer celui du pragmatisme de Dâvud Pacha qui était en mesure de devancer l'arrivée de la flottille portugaise pour la reprise du contrôle de la province, grâce à sa rapide prise de décision. Or, l'échange de la correspondance avec Istanbul, qui nécessite quelques semaines, n'aurait probablement pas permis le même succès militaire contre les rebelles. Pour résumer, Casale attribue au grand vizir Rüstem une approche centralisatrice et conservatrice, au sens où sa priorité est la consolidation des frontières et l'intégration des provinces longeant la péninsule Arabique et la mer Rouge, face à l'expansionnisme et à l'aventurisme de «la faction de l'océan Indien» dont l'unité des

acteurs et des modes d'opération peut laisser le lecteur sceptique.

Casale met l'accent sur la part déterminante des acteurs ottomans sur les structures du commerce de l'océan Indien, négligée par ses prédécesseurs dans l'historiographie. La constitution de la province abyssinienne de Hâbes, sur les côtes de l'Érythrée et du Soudan actuels, en 1557 grâce aux exploits d'Özdemir Pacha, gouverneur du Yémen, était un succès considérable après les défaites cuisantes subies face aux Portugais à Ormuz en 1552 et à Muscat en 1554. L'inefficacité du blocus portugais de la mer Rouge s'accompagnait de l'obligation d'utiliser la route du cap de Bonne-Espérance qui était plus éprouvante et coûteuse que le circuit de la mer Rouge, malgré l'inexistence d'un canal à Suez à l'époque. Cependant, vu les taux de taxation très élevés aux villes portuaires ottomanes de la mer Rouge, il y avait encore une marge de profit pour les Portugais qui devaient se résigner à la route du cap de Bonne-Espérance (p. 144-145). En même temps, la réussite des négociations diplomatiques ottomano-portugaises aurait entraîné une baisse des taxes douanières en faveur des marchands portugais, ce qui nous conduit à une sorte de tautologie dans cette spéculation autour de la profitabilité des routes. Notons que, en dépit de l'impossibilité de l'expansion territoriale au nord et à l'est de la mer d'Arabie pour le côté ottoman, le volume du commerce des épices et des produits de luxe depuis l'océan Indien, via Bassorah et Suez, avait déjà largement dépassé celui du monopole mamelouk du xv<sup>e</sup> siècle (p. 111).

Au point de vue de l'histoire militaire, G. Casale relève une distinction fondamentale avec la guerre de course en Méditerranée à la même époque, grâce à son analyse des stratagèmes du corsaire expérimenté devenu commandant de la flotte ottomane dans l'océan Indien, Sefer Re'is: en Méditerranée, la plupart des opérations militaires sont des assauts amphibies consistant à s'emparer des places fortes ou des centres d'approvisionnement (p. 111-112). Or, Sefer Re'is s'est concentré quasi exclusivement sur l'attaque des bâtiments portugais; de fait, ses succès ne se mesurent pas au nombre d'hectares de territoire ou de forteresses conquis, mais au nombre de vaisseaux saisis et aux recettes perçues sur les droits de douanes de Mocha, Djedda et Suez, d'où l'importance de ne pas minimiser les actions de ce navigateur et de ne pas le présenter comme un simple corsaire.

Le cinquième chapitre est consacré au grand vizirat de Sokollu Mehmed Pacha (1565-1579), désigné par Casale comme le cerveau de la dernière grande poussée de l'Empire ottoman dans l'océan Indien (p. 119). L'auteur soutient l'idée d'un califat ottoman universel prônée par ce dernier auprès des

communautés et États musulmans de l'espace océanique indien, même si ses succès dans cette aire sur le plan militaire étaient mitigés (p. 129). L'expansionnisme potentiel à l'est de la mer d'Arabie en direction d'Aceh connaît un net ralentissement en raison de l'insurrection de l'imam zaydite al-Muṭahhar au Yémen en 1566. L'écroulement de l'autorité ottomane dans la province nécessite trois années d'efforts pour la restauration de l'ordre et la « reconquête » du *sancak* avec le déploiement d'une partie immense des ressources financières et militaires de la région (p. 131-133). Casale situe le contrôle étatique du commerce des épices en provenance de la mer Rouge et la prétention ottomane au califat universel (en se référant constamment à un air du temps « panislamique » au risque de l'anachronisme) au cœur de son exposé.

Dans l'avant-dernier chapitre précédent celui de la conclusion, Casale évoque une faction de l'océan Indien recomposée à la suite de l'assassinat de Sokollu Mehmed en 1579 par ses protégés et partisans. Le *kapūdān* de la flotte impériale Kılıç 'Alî Pacha fait partie de la nouvelle recrue qui semble avoir pour chef Koca Sinān Pacha, le successeur de Sokollu au grand vizirat. Ce qui sème encore plus de doute sur la cohérence, l'unité et l'existence de cette faction censée se composer de politiques, militaires, navigateurs, marchands et scientifiques se révèle dans un passage, qui peut paraître comme anecdotique à première vue : lorsque Casale mentionne la campagne réussie menée par le mouvement rigoriste des Kādīzādeli qui, sous des prétextes religieux, détruisent l'observatoire de Tağıyüddin à Istanbul en 1579-1580 (p. 162), il néglige de préciser que c'était Kılıç 'Alî Pacha, membre de « la faction de l'océan Indien », qui, sous les ordres du sultan Murād III, a fait abattre l'observatoire de cet astronome. Soulignons que l'observatoire de Tağıyüddin était également un atelier de cartographie. On aurait pu s'attendre à davantage d'informations sur l'histoire de cet observatoire et sur les traités de cet astronome ayant pour objet la cartographie et la navigation. G. Casale privilégie manifestement les aspects politiques, diplomatiques, militaires et commerciaux aux dépens de l'histoire des sciences, malgré les promesses dans l'introduction (p. 8). Le reste du sixième chapitre traite des desseins, opérations et exploits des Ottomans et de leurs interactions avec les Portugais et les forces locales sur la corne de l'Afrique dans les années 1580. La fabrication et la circulation de l'information et des éléments de propagande du côté portugais et ottoman, ainsi que les effets de ces informations fabriquées et diffusées sur les politiques impériales respectives sont examinés par l'auteur dans cette partie de l'ouvrage. C'est finalement dans le chapitre de conclusion

que l'auteur revient à la curiosité intellectuelle, les ouvrages de géographie et la circulation des manuscrits de cartographie au xvi<sup>e</sup> siècle (p. 198-185).

Le livre de Giancarlo Casale est plein de micro-études en histoire politique, militaire et diplomatique, entrecoupées d'un grand nombre de passages proposopographiques passionnés et passionnnants. Il s'agit indubitablement d'une vision neuve et originale, structurant l'ensemble narratif. Néanmoins, les données factuelles et les réussites modestes des Ottomans dans l'océan Indien provoquent une certaine perplexité chez le lecteur. La propension de l'auteur à la conjecture (p. 137, 140 et 147) forme probablement le talon d'Achille de cet ouvrage, mais souligne aussi son caractère audacieux et intrépide. La dichotomie tracée entre la tenue d'un discours impérialiste revendiquant la domination universelle et la recherche de liens commerciaux paisibles avec l'adversaire (p. 198-200), ou bien celle entre la gestion étatique centralisatrice de la vie commerciale et l'esprit d'entreprise des marchands et hommes influents d'une certaine envergure (p. 182-183), donnent lieu à un tableau simpliste qui perd de vue le bilan complexe des réalités historiques que l'auteur dresse lui-même. Malgré les éventuels excès interprétatifs de Casale, cet ouvrage est une construction élaborée à partir d'un travail de documentation transversal et, grâce à cette publication, la présence des Ottomans (ou leur spectre) dans l'espace océanique indien est désormais un peu plus visible. La notion « d'exploration » est insuffisamment explorée et peu étayée au bout du compte, mais il s'agit sans conteste d'une exploration originale menée sur le chapitre luso-indien de l'histoire ottomane.

Hayri Gökşin Özkoray  
E.P.H.E. – Paris